

Zitiervorschlag: Jean-François de Bastide (Hrsg.): "Discours Premier", in: *Le Nouveau Spectateur (Bastide)*, Vol.4\001 (1759), S. 5-44, ediert in: Ertler, Klaus-Dieter / Fischer-Pernkopf, Michaela (Hrsg.): Die "Spectators" im internationalen Kontext. Digitale Edition, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.2104

Discours Premier.

Principium dulce est, sed finis amoris amarus, Laete venire Venus, tristis abire solet.

Ovide.

LES premiers instans de l'amour sont délicieux, quand il paroît sourire au feu dont il vient de nous embraser. Il ne promet que des plaisirs, & cette promesse est déjà un très grand plaisir. Le son de sa voix est une harmonie délicieuse, son haleine répand les zéphyrus sur la terre, tout s'embellit, & tout devient tributaire du cœur que sa présence & ses bienfaits excitent à former des vœux. Mais quand cet enchanteur a repris son caractère, quand, pour faire de nouveaux malheureux, il a repris son vol, & que la jalousie, l'affreuse jalousie a sçu s'introduire à sa place, dans le cœur qu'il a abandonné à ses mouvemens, qu'alors un être, encore un peu raisonnable, trouve que ce premier bonheur, que ces premiers instans si flatteurs, lui ont été vendus cher !

Pour l'esprit qui ne pense point, pour l'homme corrompu, pour la femme vicieuse, cette alternative de plaisirs charmans & de douleurs terribles, n'est point un spectacle dans l'univers ; un homme, même jaloux avec raison, & tourmenté de la jalousie, ne leur arrachera pas un soupir. Accoutumés à considérer les deux sexes par le côté que la turpitude & le vice saisissent avec plus d'avantage & de facilité, ils regardent un amant délicat & véritablement passionné, comme une dupe qui ne doit exciter que la risée, tout ce qui est sentiment dans l'amour, ils l'ignorent, ou se croient en droit d'en plaisanter ; & conséquemment l'amant jaloux, l'amant malheureux, essuie leur raillerie, & n'éprouve jamais leur pitié. Pour un Spectateur, c'est tout autre chose ; tout est bien posé, bien approfondi, avant qu'il défende à son cœur de s'attendrir ; il peut bien quelquefois se laisser toucher sans l'aveu de la raison, mais jamais il ne souffre que la raison frustre un malheureux de ce tribut de commisération qu'on doit à tout être gémissant, sous quelque prétexte que ce puisse être : pour lui, toutes les douleurs sont égales, & lui recommandent également l'objet qui lui en fait entendre les cris. L'amant qui vient de perdre le cœur de sa maîtresse, le touche autant que le fils qui vient de perdre son père. Mais si un Spectateur ne peut ni ne doit éviter de s'attendrir avec les malheureux, il est en même temps obligé de les forcer, autant qu'il est possible, à remonter avec lui à la source de leurs maux, & d'en examiner la cause qu'ils doivent souvent se reprocher. Si c'est un amant jaloux, par exemple, qui s'offre à ses regards, il doit lui dire : Votre maîtressé est peut-être innocente, ou elle étoit déjà si légère quand vous l'avez aimée, que l'infidélité dont vous gémissiez aujourd'hui étoit la première chose que vous deviez présumer du goût que vous lui inspirâtes. L'avez-vous bien observée ? Vous êtes-vous bien assuré qu'elle est criminelle ? ou l'aviez-vous bien examinée quand vous vous livrâtes à cette plénitude de sentiment dont aujourd'hui vous payez si chèrement les premières douceurs. Dans l'un ou l'autre cas, vous êtes malheureux par votre faute, & je dois vous condamner en vous plaignant, mais je veux de plus vous éclairer pour l'avenir. Connoissez le monde où vous vivez, & si vous êtes jamais tenté de faire un nouveau choix, avant de vous décider, consultez le tableau fidèle que je vais vous tracer. Le monde est plein de petits-Maitres, d'impertinens, d'esprits faux, de mauvais sujets, de femmes perdues, dont l'occupation unique est de faire des épigrammes sur le cœur humain ; selon eux, il n'y a point d'honnête femme & point de galant homme ; malheureusement leurs satyres ont le charme de l'esprit, & tout ce que l'esprit dit est plus qu'à demi-prouvé. D'un autre côté, on rencontre à chaque instant des êtres très vicieux, des femmes très fausses, très perfides, très débauchées, & les satyres tant répétées, s'appliquant incessamment à des objets réels, s'étendent enfin sur toute la nature. Il se forme delà un mépris fort & naturel, qui coule dans les veines, & se porte au cerveau avec les vapeurs du sang. On ne pense plus que mépris, on ne rêve plus que trahison ; cette fermentation est inévitable, si l'on se livre à son génie ; mais

examinez combien elle est fatale, & votre génie alors recevra la loi de la raison & de la vérité. Vous examinerez, par exemple, s'il est possible que toutes les femmes aient étouffé dans leur cœur le doux instinct de la nature ; vous vous rappellerez que de tout temps elles naquissent timides, honnêtes, sensibles ; vous ne concevrez pas qu'il puisse être arrivé une si étrange révolution dans leur ame & dans leurs mœurs ; vous conclurez que, s'il y en a, même beaucoup, que l'exemple, l'organisation, le sang aient pu porter à la débauche & à l'audace au sortir du berceau, il en est d'autres que la nature a marquées de son sceau éternel & sacré, & que le vice n'osera même jamais attaquer pour les corrompre. Dès-lors, ni la perfidie si commune, ni la satire si générale, ne pourront vous empêcher d'apporter une certaine attention dans l'examen que vous voudrez faire des sentiments présens de votre maîtresse, quelque apparence qui dépose contre elle dans le moment présent ; si elle est innocente, vous ne conserverez pas long-temps une jalousie injurieuse et funeste.

Voilà comme un Spectateur doit parler à un amant jaloux, en s'attendrissant avec lui ; & s'il remplit bien à cet égard le devoir de sa charge, l'homme d'esprit conviendra que l'objet de ses réflexions & de son travail, a une relation directe avec ce tout qui forme l'intérêt général de la société.

Ce préambule me conduit à raconter une histoire dont j'ai été témoin. Elle est vraie, & je l'écris dans toutes ses circonstances pour lui conserver ce caractère de vérité qu'un lecteur sensé philosophe chérit tant. Pour instruire & corriger les hommes, il faut leur montrer des hommes ; Horace l'a dit, & nous pensons tous de même ; les Romains n'ont tant réussi que parce qu'ils sont les dépositaires des sentimens, des actions & des portraits des hommes ; on aimera toujours ceux où la vie humaine est fidèlement représentée ; il est vrai qu'une fidélité exacte dans un Ecrivain, peut lui faire perdre une partie de la confiance qu'il veut inspirer. Il arrive des choses si singulieres, les hommes sont si capables d'extravagance, ils ont des passions si violentes, une raison si momentanée, une imagination si prompte, un esprit si inconstant, un cœur alternativement si bon, si mauvais, si sensible, si dur, qu'en disant exactement ce que tel ou tel homme a fait, on court risque de rendre cette exactitude impossible à croire : j'ai déjà éprouvé ce que je dis-là, & c'est d'après ma propre expérience que je parle. L'histoire de Madame de Terminville, par exemple, qu'on lit dans le troisieme cahier de mon second volume, a paru fabuleuse au plus grand nombre de mes lecteurs ; je proteste ici que je n'y ai pas changé une seule circonstance. Je pourrais dire : N'est-ce donc que dans les Romains qu'on peut trouver des femmes singulieres ? Le nombre de ceux qui le croient, n'est pas grand, mais le nombre de ceux qui connoissent bien les femmes n'est pas grand non plus ; on a une connoissance générale, mais point d'expérience. On est pris, refusé, affiché, trompé & repris, fans sçavoir pourquoi : on dit cent fois par jour que les femmes sont singulieres, sans sçavoir combien ce que l'on dit est vrai ; l'expérience seule peut l'apprendre, & elle est la chose la plus rare ; même dans le monde où, à force de paroître mépriser le déguisement, les femmes sont devenues impénétrables.

Le Comte d'Orsilly, à force d'effleurer le cœur des femmes, étoit parvenu à sçavoir le peu qu'il y a dans ce cœur, & il s'ennuyoit. Il avoit assez d'esprit cependant, pour sçavoir que la corruption ne pouvoit pas être universellement répandue, ne fût-ce que parce que l'esprit ne l'est pas, & il attendoit une honnête femme ; mais il pensoit bien qu'il ne la trouveroit pas aisément.

Un de ses amis le mena un jour chez Athénaïs, dont on ne parloit qu'avec éloge. Athénaïs passoit pour avoir un cœur insensible, c'est-à-dire, cette raison éclairée qui fait que l'on préfère la tranquillité à cette multitude d'amans successifs que la mode exige dans le monde, quand on s'est livré une fois aux conseils de la vanité. Le Comte avoit vu plusieurs femmes usurper cette réputation, & sous un masque honorable, jouir de tous les plaisirs que l'hypocrisie rend plus nécessaires & plus piquans.

Il entre chez Athénaïs. A peine l'a-t'il vue une heure, qu'il sent le vuide de son cœur délicieusement rempli. Il distingue l'amour, quoique ce soit pour la première fois qu'il éprouve le charme de ses traits. Ce n'est point un sentiment né de l'estime, & par conséquent réfléchi ; ce n'est point un simple goût né du rapport de deux ames faites pour se devoir des plaisirs ; c'est un feu rapide qui l'agite, c'est l'amour tel qu'il faut qu'il soit peut-être, pour nous rendre parfaitement heureux.

Athénaïs étoit belle & sembloit craindre de le paroître, non qu'elle dédaignât de plaire ; elle n'avoit point cet air-là, qui fait presque toujours supposer de l'hypocrisie ou de l'impertinence ; il sembloit seulement qu'elle craignît de faire des conquêtes, parce que ne voulant jamais être celle de personne, elle craignoit de faire des malheureux. Sa beauté étoit celle des graces ; elle avoit la régularité des traits, le piquant de la physionomie, la blancheur du teint, le coloris de la jeunesse, le touchant de la modestie ; & du concours de ces differens attraits, il

se formoit je ne sçais quel air d'esprit & de noblesse que la nature ne donna peut-être jamais à aucune femme, & que l'art ne sçauroit donner. En la voyant, on l'aimoit ; mais l'amour qu'elle inspiroit n'étoit jamais, ni un vice, ni une erreur. On ne s'abusoit pas un seul moment sur le sort qu'on devoit attendre de la plus vive passion ; on sçavoit qu'il falloit l'aimer sans espérance, & l'on ne cherchoit pas à se rendre plus indifférent.

Le Comte eut la force & l'art de cacher une passion si prompte à une femme sur laquelle le caprice ne pouvoit rien. Il songea à se faire estimer avant que de songer à plaire. Cette précaution, autrefois si nécessaire à un amant, & aujourd'hui si inutile, commença le bonheur qui lui étoit réservé. Athénaïs ne vit que de l'amitié dans des soins qui paroissent si désintéressés ; & insensiblement elle se plut à jouir de ce qu'elle aimoit à croire. Elle n'avoit jamais accordé sa confiance à personne, elle l'accorda au Comte. Il put jouir de l'effusion d'un cœur qui, n'ayant jamais été agité par aucune passion, n'étoit pas réduit au besoin des confidences, & ne cédoit qu'à la seule sympathie.

Le premier usage qu'il fit d'un emploi si doux & si important, fut de fonder le cœur d'Athénaïs, & de voir si la raison n'y cachoit réellement aucun penchant à l'amour. Il lui fit des questions, de ces questions qui annoncent toujours un amant caché sous l'ami le mieux éprouvé. Elle y répondit avec toute l'ingénuité dont elle étoit capable. Il lui avoit demandé si elle n'avoit jamais aimé, & si elle croyoit qu'elle n'aimeroit jamais ? J'ignore le sort que le Ciel me destine, lui dit-elle, & si je dois compter sur une indifférence qui n'est que l'effet de mes réflexions : je n'ai jamais aimé ; je puis répondre positivement à cette première question : mais vous me demandez si je suis persuadée que l'amour n'aura jamais d'empire sur mon cœur, & j'avoue que ne sçachant pas dissimuler ma pensée, je suis embarrassée à répondre. Il est certain que je fais tout ce que je puis pour éviter l'amour : quand je vois les hommes, que je les examine, que je compte avec eux, il me semble que je les hais, que l'amour n'est plus dangereux pour moi ; mais quand je vois des amans estimables, je me sens alors touchée de leur bonheur, & puisqu'il ne m'est pas impossible de croire qu'il y a des amans de ce caractère, je dois toujours craindre d'en rencontrer quelqu'un que la nature ait fait pour moi.

Cet aveu fournissoit de terribles armes au Comte ; il sçut profiter de ses avantages, & insensiblement fit naître l'amour dans un cœur qui n'étoit pas fait pour l'ignorer. Athénaïs, en devenant sensible, prit des rapports avec mille choses qui n'avoient jamais existé pour elle. Elle avoit vécu jusqu'alors dans la largueur et la monotonie. L'indifférence du cœur fait la sécheresse des objets ; on ne jouit de rien si on n'aime rien, & un amant donne la vie à une femme qui jusqu'alors a été trop raisonnable. Athénaïs rapporta le charme de ses goûts & de ses idées à l'amour d'un amant adoré : elle sentit la reconnoissance des plaisirs, qui mène aux faveurs, & à force de sentir, elle rendit sa vertu suspecte à son amant.

Le Comte plus malheureux par ses soupçons, qu'heureux par ses plaisirs, lui fit des questions singulières & elle eut l'imprudence d'y répondre avec trop de bonne foi.

Une malheureuse défiance fait toujours naître une délicatesse romanesque. Comme il n'avoit jamais inspiré que des sentiments équivoques, il les vouloit extrêmement purs, & il n'y avoit plus que ceux-là qu'il pût croire sincères : il s'imagina qu'Athénaïs n'étoit pas telle qu'elle avoit voulu lui paroître, & que naturellement portée au plaisir, qu'elle avoit usé, sa vertu n'étoit qu'un raffinement.

Dans cette prévention il cessa de l'aimer, ou du moins, méprisant des plaisirs qu'il ne croyoit plus devoir à son cœur, il n'eut plus avec elle que ce commerce extérieur, qui bientôt n'est plus qu'un outrage. Elle crut simplement qu'il se refroidissoit. Elle ne méritoit pas d'être objet d'un changement consenti, & elle ne crut pas l'être. Son malheur, en l'affligeant beaucoup, lui parut un effet naturel de l'inconstance des hommes ; elle n'en chercha la cause que dans l'ennui presque toujours inséparable d'un bonheur trop uniforme, & ce fut en fournissant à son amant des objets de dissipation, qu'elle s'occupa à ranimer des feux qui alloient s'éteindre.

Elle donna un bal. Le Comte se déguisa d'une façon singulière. Il vit dans la salle une femme dont le déguisement étoit une imitation du sien : il l'aborda & l'agaça avec esprit : le Masque répondit à tout ce qu'il put lui dire, avec une vivacité & une finesse surprenantes. Elle avoit eu attention de laisser paroître des charmes séduisants.

D'Orsilly, dévoré de chagrin de ne plus estimer Athénaïs, voulut s'amuser de la rencontre d'une femme qui avoit tant d'esprit, & montrait tant de charmes. Il quitta le ton badin, & ne parla plus que le langage de la passion. (Les douleurs qu'une femme nous cause, nous prêtent auprès d'une autre de l'esprit de la vivacité.) Il parla avec une ardeur capable de séduire. Il se fit écouter ; cela ne suffisoit pas : on lui donna des louanges, mais voulant s'amuser de cette aventure, il vouloit du moins pouvoir croire qu'il inspiroit des sentimens.

Ses prétentions n'eurent pas d'abord un effet dont il pût être entièrement satisfait : on le trouvoit aimable, on convenoit qu'il avoit beaucoup d'esprit, & l'on présumoit qu'à tous égards il pouvoit, sans témérité, aspirer à être aimé ; mais pour donner son cœur, on exigeoit un autre mérite que de l'esprit, & d'autres titres que des apparences: on vouloit connoître ; on consentoit bien à se laisser séduire, mais on ne se sentoit point capable de se rendre à une simple séduction.

Lorsqu'on sent véritablement l'amour, lui dit d'Orsilly, on se croit toujours en droit d'aspirer à plaire : mes prétentions peuvent donc être chimériques, mais elles ne sont pas téméraires : mille choses m'autorisent d'ailleurs à vous les montrer ; la conformité frappante qui regne dans notre déguisement ; les agaceries que nous nous sommes faites d'abord ; le détail dans lequel nous entrons à présent ; une conversation suivie dans un lieu où tout rend presque la distraction inévitable ; tout cela rend certaine la sympathie qui nous unit, doit vous la faire remarquer, & est autant une preuve du penchant que nous avons à nous aimer, qu'un garant du plaisir que nous y trouverions.

Il ajouta mille choses ingénieuses & touchantes, & qui toutes pouvoient être autant d'excuses de la facilité qu'il exigeoit. Après avoir essuyé un foible combat, il obtint d'être suivi dans un appartement séparé. Le Masque n'opposa plus qu'une légère résistance. Le Comte voyoit dans la facilité de cette femme l'image de celle qu'il supposoit à Athénaïs, & qui confirmoit l'opinion qu'il avoit des femmes.

Quels furent son étonnement & sa douleur en trouvant Athénaïs dans l'objet de son mépris ? Ciel ! que vois-je ! s'écria-t-il... Il ne put prononcer que ce peu de mots ; & en effet, il seroit difficile de conserver quelque présence d'esprit dans de pareils momens. Il sortit de l'appartement étouffant de colère. Athénaïs, qui ne pouvoit douter des sentimens affreux dont il étoit rempli, voulut détruire une prévention injurieuse, & elle ne croyoit pas cela difficile. Arrêtez, lui dit-elle, en courant après lui, pouvez-vous douter de mon innocence ? pouvez-vous m'accuser ? ... Je ne vous accuse de rien, répondit le bouillant d'Orsilly ; je devois vous connoître, & prévoir tout ; je n'accuse que moi de mon désespoir, puisqu'il est l'ouvrage de mon aveuglement.

On perce aisément le mystère de cette aventure. Athénaïs étoit instruite du déguisement du Comte, & le croyant refroidi, avoit voulu le réveiller par les charmes d'une intrigue nouvelle.

Tout autre que lui n'eût pas douté de sa sincérité ; mais irrité contre elle, depuis le singulier aveu qu'elle lui avoit fait, il la méprisoit trop pour ne pas céder à la colère. Elle eut beau se jeter à ses genoux, faire les sermons les plus sacrés, & par ses sanglots & ses larmes, l'étonner du moins, si elle ne le persuadoit pas, il ne voulut jamais, ni l'entendre, ni la croire. Elle lui écrivit le lendemain une lettre dont la seule lecture eût attendri le cœur le plus barbare ; il ne voulut pas même la recevoir, & il lui écrivit celle qui suit.

« Vous avez troublé mon repos ; je voulois vivre tranquille ; je méprisois votre sexe ; vous justifiez l'opinion que j'avois de lui, & vous y ajoutez la haine : oui, Madame, soyez bien persuadée que jamais je ne serai capable de haïr quelqu'un autant que je vous hais ; ce sentiment est digne de vous ; il fait mon supplice, heureux s'il pouvoit faire votre châtement ; mais m'en flatter, ce seroit me préparer de nouveaux regrets : quand on a autant de fausseté, autant de bassesse, autant de penchant au plaisir, on ne s'attache qu'à ce qui flatte, on ignore ce qui humilie. Ce qui met le comble à ma douleur, c'est que n'ayant été qu'un moment la dupe de votre fausse tendresse, je me trouve si sensible à votre trahison : oui, je sçavois, j'étois convaincu que vous ne m'aimiez point ; vos plaisirs même m'avoient éclairé sur votre indifférence pour moi : quand on a si aisément des transports ; quand on se livre toujours également à l'ivresse, on doit être soupçonnée de n'aimer point, & l'on n'aime pas en effet : on cède au plaisir qu'on adore ; on ne sent & on ne cherche que lui ; on ignore l'amour, & on ne sacrifie qu'à soi-même. Je ne me suis pas un seul moment trompé aux mouvemens qui vous emportoient : je lisois dans votre cœur ; le principe qui le faisoit agir m'étoit connu, & c'est ce qui fait le tourment de ma vie ; je devois vous mépriser, & je vous ai adorée ; vous ne méritez plus que la haine, & c'est peut-être de la sentir, que je suis si désespéré. Je crains de m'examiner, je crains de me connoître ; vous me faites trembler pour ma raison & pour ma gloire : mais je vous punirai de ma honteuse incertitude : j'oserai entrer dans mon cœur ; je vous y attaquerai avec mépris ; je vous en chasserai avec ignominie & je ne croirai ma victoire assurée que lorsque je serai parvenu à vous mépriser assez, pour n'avoir plus besoin de vengeance. »

RÉPONSE.

« La prévention est le plus cruel ennemi de l'amour : elle devrait être sa première victime, puisque par sa nature elle est aveugle, & que l'amour pour son intérêt devrait toujours raisonner. On cède à un premier mouvement, qui presque toujours est une injustice : on fait des outrages ; on écrit des injures ; on ouvre enfin les yeux, on se repent, on se raccommode, on se voit toujours également aimé, mais on ne se trouve plus également heureux, parce qu'intérieurement on sent qu'on a cessé de mériter de l'être.... Vous connoîtrez un jour que ma prédiction est mieux fondée que votre prévention. Je suis fâchée que ma justification commence par une menace aussi cruelle : elle l'est même pour moi ; toute méprisable que vous me croyez, je vous aime assez pour voir avec douleur que mon amour ne servira plus qu'à vous rendre moins heureux. Vous ne pouvez plus l'être autant que vous l'avez été ; le bonheur ne va point sans l'innocence ; le regret d'une injustice le bannit d'un cœur qui a des vertus.... Est-ce moi qui fais ces terribles réflexions. ? Est-ce vous qui me les rendez nécessaires ? vous, que croyois si équitable ; vous à qui je croyois que les intérêts de l'amour étoient si bien connus ; vous dont les sentimens me tenoient lieu de raison ? Par quelle fatalité êtes-vous devenu si différent de vous-même ? Je suis quelquefois tentée (pour vous trouver moins coupable) de croire que vous n'avez jamais été sincère ; que vous n'avez jamais eu que le masque des sentimens raisonnables ; que naturellement prévenu contre les femmes, vous m'avez toujours méprisée ; & que vous n'avez songé à me plaire que pour me mépriser davantage. Mais pour penser cela, il faudroit que je vous crusse un monstre..... Que vous ayez toujours été coupable à mon égard, ou que vous le soyez simplement devenu ; il résulte toujours de ce qui m'arrive, que je ne puis plus vous envisager sous un aspect favorable ; que je ne possède point votre cœur, & que vous n'êtes plus digne du mien. Ce cœur méritoit pourtant d'être conservé : il étoit sans foiblesse quand vous l'avez attaqué ; il n'a senti l'amour que pour vous, & il étoit si sincère & si tendre, que sa passion avoit peut être remplacé sa vertu. Une odieuse accusation est le prix de sa vive tendresse ; vous lui faites un crime de sa sensibilité, & tant de mépris est la suite de votre affreuse persuasion, qu'à peine ma gloire me permet-elle de vous désabuser.... Vous me reprochez trop de vivacité dans mes desirs ? Vous insérez delà que je n'ai jamais aimé que le charme que j'y trouvois ? Mais l'amour est-il autre chose que le désir ? l'un devient plus vif, à mesure que l'autre devient plus tendre ; ils ne sont plus qu'un même objet lorsqu'on aime bien : qui les sépare est fait pour les ignorer. Mais je cherche à vous développer la nature, comme si je pouvois croire que la froideur de votre ame eût fait votre injustice ? Je vous fournis des lumières, comme si je pouvois me méprendre à vos motifs ? Hélas ! je cherche à vous trouver innocent : vous m'avez réduite à ne pouvoir cesser de vous croire criminel, qu'en vous croyant insensible, & toujours je me vois forcée à vous trouver injuste..... J'ose espérer que cette lettre n'aura pas le sort de celle que je vous ai déjà écrite. Je ne suis plus soutenue que par la faible confiance que donne le désespoir. Jugez de l'état où vous m'avez réduite. »

C'étoit avec raison qu'Athénaïs doutoit du succès de ses espérances. L'inflexible d'Orsilly, craignant d'être séduit, ne voulut pas même consentir à être désabusé. Il refusa pendant deux jours de lire la lettre ; & lorsque, importuné par un confident plus sage que lui, il consentit à la lire, ce fut pour crier à la fausseté & à la noirceur.

Il défendit qu'on lui en présentât de semblables à l'avenir : cependant il en trouva une seconde sur sa cheminée, le soir du troisième jour : il gronda sérieusement ses gens, & ne voulut jamais consentir à la décacheter.

Malgré toute son indignation, l'amour n'étoit pas éteint. Il étoit furieux contre une femme qu'il avoit cru estimable, mais il tenoit toujours à elle par le regret d'une illusion dont le souvenir est toujours capable d'attacher. Plus humilié qu'affligé de la trahison qu'il croyoit qu'elle avoit voulu lui faire, il y avoit plus de point d'honneur dans sa rupture, que de véritable dépit.

Il se promenoit un soir aux Tuileries, du côté du labyrinthe, il entendit deux femmes qui parloient ensemble assez haut, & dont l'une sanglotoit. Son cœur préparé à la compassion, le poussa vers elles. Il entendit cette conversation.

Non, Madame, mon parti est pris : il faut sçavoir être malheureuse. Je suivrois vos conseils, si je pouvois imputer ma résolution au ridicule amour propre ; je m'attacherois aux pas de l'ingrat qui m'abandonne ; il auroit sans cesse de nouveaux outrages à me faire, ou il connoitroit du moins l'erreur de ceux qu'il m'a faits ; mais je n'eus jamais de vanité, & soyez sûre que ce n'est pas elle qui a mis un terme à mes inutiles démarches : le cœur de mon amant est encore plus inaccessible à la pitié, que son esprit ne l'est la persuasion : je ne le croyois qu'opiniâtre, il est insensible : j'en ai été convaincue ; je n'ai dû conserver aucune espérance, je n'en conserve aucune, & je ne ferai pas un métier...

Son amie voulut opposer à sa douleur des prédictions consolantes. Elle espéroit, lui dit-elle, que conservant encore autant de force d'esprit, il ne lui seroit pas impossible d'étouffer un jour une passion qui n'étoit plus nourrie que par un affreux désespoir.

Ah ! répondit l'inconnue, vous ne connoissez pas mon cœur. Il n'est plus pour moi de ressources de consolation : l'avenir ne m'offre que les mêmes douleurs dont vous me voyez pénétrée : dans un cœur tel que le mien, la douleur n'est qu'une passion de plus. Tant que je vivrai, je me souviendrai que j'ai perdu un amant dont l'estime avoit été le motif de ma défaite, & le principe de mon bonheur ; que cet amant me méprise aujourd'hui, ne croit plus que je l'aie aimé, & rougit d'avoir aimé lui-même. On peut, poursuivit-elle, avec le secours du temps, s'accoutumer à la douleur d'une infidélité, d'une trahison ; mais comment s'accoutumer au mépris quand on a tout sacrifié à l'estime ? On sent toute sa vie qu'on n'est plus à des yeux trop chers que la dernière des femmes : on ne pourroit être consolée que par la haine, & l'on n'a pas même du dépit.

Une conversation aussi touchante ne pouvoit pas être entendue indifféremment par le Comte d'Orsilly : l'aventure de l'inconnue ressembloit à celle d'Athénaïs & leur situation étoit conforme, mais il étoit bien éloigné de vouloir croire que leurs sentimens le fussent. Les tourmens de l'une exciterent sa pitié ; le souvenir de l'autre excita son indignation. Ah ! se dit-il, quelle erreur me fait trouver de la ressemblance entre des aventures si différentes l'une de l'autre ? L'inconnue pleure un amant qui n'est pas digne d'elle, & Athénaïs se rit en secret du dépit d'une dupe : pourquoi faut-il qu'une image trop attendrissante vienne offrir à mon cœur le prétexte d'une foiblesse qu'il doit redouter ? Que n'ai-je aimé l'inconnue, au lieu d'aimer Athénaïs ?

Insensiblement il se livra à mille réflexions, & lorsqu'il voulut prêter l'oreille une seconde fois, il n'entendit plus personne ; il comprit qu'on s'étoit éloignée ; il s'approcha pour s'en convaincre, & il en fut convaincu.

Séduit par un charme nouveau, il se senti t <sic> attaché à cette femme, & il regretta vivement d'avoir perdu l'occasion de la connoître & de lui parler.

Au milieu de son agitation, il s'examinait, & étoit étonné de sentir qu'à mesure que l'idée de l'inconnue s'imprimoit dans son cœur, celle d'Athénaïs y prenoit un nouvel empire : il ne pouvoit cesser d'aimer l'une, & il ne pouvoit se défendre d'aimer l'autre ; mais ses sentimens n'avoient pas un égal appui dans ses dispositions. Non, se disoit-il, je ne souffrirai pas qu'un objet méprisable partage mes sentimens avec une femme digne de mon respect : il m'est peut-être impossible de commander à mon cœur, mais je ne me rendrai du moins qu'aux conseils de ma raison.

Telle fut la résolution qu'il prit : il se flattoit réellement d'y être fidèle, mais quand on fait l'amour, il murmure & s'obstine. En entrant dans son appartement, il jeta les yeux sur cette lettre d'Athénaïs, qu'il n'avoit pas voulu décacheter, & qui étoit restée sur la cheminée. Voulant oublier Athénaïs, & ne croyant pas pouvoir y réussir assez tôt, il crut qu'en lisant sa lettre, il s'en rempliroit mieux de sa fausseté. Il la lut donc ; voici ce qu'elle contenoit.

« Je suis trop convaincue de votre inflexibilité pour conserver des espérances contraires à mon repos : il est temps d'ouvrir les yeux sur mon malheur ; vous l'avez rendu tel qu'il seroit difficile de ne le pas voir tout entier. Vous êtes parvenu à me faire souhaiter de n'avoir pas plus de pitié pour moi que vous n'en avez eu vous-même : ainsi je vais me pénétrer de ma notation, la contempler, me rendre compte du plaisir que vous trouvez à vous en applaudir, & prendre le seul parti qui convienne aux âmes à qui l'amour ne laisse que le triste honneur de se conduire elles-mêmes dans la voie du désespoir. Ce parti, c'est la retraite. Je n'examine pas si vous fuir, c'est un moyen bien sûr de vous oublier & la solitude peut-être vous rendra plus présent à moi ; mais elle ne vous offrira du moins qu'avec les traits que mon imagination voudra vous prêter ; je sçais d'ailleurs qu'un nouvel objet vous occupe, vous n'avez pu vous en taire, & l'on vous a trahi. J'avois espéré que le désespoir dont vous paroissiez si rempli, m'entretiendroit du moins quelque temps dans votre cœur ; je me trompois, vous ne me haïssez pas assez pour m'aimer long temps, malgré vous ; & je conclus aisément delà que vous ne m'avez jamais aimée. C'est encore une douleur qu'il faut que j'aille essayer de tromper dans la solitude : il faut que je m'efforce de penser que vous m'aimâtes trop pour vouloir conserver mon souvenir, & que votre précipitation à vous engager de nouveau est une suite de votre amour. Me voilà donc contrainte à vous fuir ? J'obéis à une destinée où je reconnois partout votre ouvrage, & vous n'entendrez plus parler de moi »

Il étoit bien difficile qu'un homme qui combattoit sa passion, pût lire une pareille lettre sans en être touché. Il s'éleva dans son cœur mille mouvemens confus, qui tous agissant de concert en faveur d'Athénaïs, formerent une sorte de penchant supérieur à sa prévention.

Il relut la lettre. Il y trouva la séduisante douceur partout répandue, preuve à peu près certaine qu'Athénaïs n'étoit pas si coupable qu'il s'étoit obstiné à le croire. Ah ! s'écria-t'il, je sens la voile se déchirer : de la façon dont j'ai rompu avec elle, si elle avoit ce caractere bas & méprisable dont je l'ai accusée : une femme qui n'aime le plaisir, connoit peu la coûteuse dissimulation.... Cependant, poursuivit-il, ne précipitons rien : elle veut renoncer au monde ? attendons qu'elle y ait renoncé. Elle doit à l'amour ma rapide confiance : mes sentimens peuvent me tromper ; ne les combattons plus, mais n'accorderons rien à la passion.

Il faisoit honneur à sa prudence d'une délibération qui partoit d'une cause moins innocente. Un charmé vainqueur l'attachoit à l'inconnue ; il ne pouvoit renoncer l'espérance de la revoir, & quoiqu'il fût combattu par le pouvoir qu'Athénaïs conservoit sur lui, ce pouvoir étoit lui-même balancé par ses chimeres.

Il suivit ses premiers desseins, laissant agir Athénaïs sans paroître l'observer, & passant, pour ainsi dire, les jours & les nuits, à tâcher de découvrir l'inconnue. Quelques jours après, se promenant encore aux Tuileries, & toujours du côté qui lui étoit devenu si cher, il entendit la voix de celle qu'il cherchoit.

Non, disoit-elle, je sçais le sort auquel je dois m'attendre : un cœur tendre se prédit aisément les malheurs qui lui sont destinés ; ma sensibilité, en cela, est mon oracle : je sçais que j'aimerai toujours le cruel qui fait couler mes larmes.... J'ai des idées plus consolantes, lui dit son amie, j'espere tout de la résolution que vous avez prise. L'Abbé de *** est homme d'esprit ; il joint la vertu à la douceur, la persuasion à l'esprit, & j'attends tout de ses conseils & de son exemple. Si vous pouviez devenir dévote, toutes vos douleurs seroient finies.... Oui, répondit l'inconnue, je sçais combien la dévotion conviendrait à l'état où je suis & il n'y a que Dieu qui console bien ; je m'efforce à y disposer mon cœur, mais ce cœur a son intérêt à ne pas guérir, & tous mes efforts contre lui, sont autant de confirmations de mon impuissance. Hélas ! qui m'eût dit que l'amour m'égareroit à ce point.... N'importe cependant ; j'en ai fait la démarche, & j'aurai du moins l'honneur d'y avoir été fidelle.

Pendant cette conversation, le Comte entraîné par des sentimens devenu invincibles, s'étoit avancé si près de l'inconnue, qu'un seul soupir pouvoit le décéler. Vaincu par la pitié, non moins que par l'amour, il lui devenoit impossible de se contraindre plus long-temps. Elles se leverent, & la crainte de perdre un objet adoré, lui donna tout le courage dont il avoit besoin. Il tombe aux genoux de l'inconnue. Quel est son étonnement ? ce sont les genoux d'Athénaïs qu'il embrasse ; il n'a pas reconnu sa voix, & c'est elle-même. La surprise, quoique extrême, n'agit qu'un moment sur son esprit ; il retrouve ce qu'il aime dans ce qu'il doit aimer ; son cœur n'est plus combattu ; ses vœux sont remplis ; le repentir prete des expressions à l'amour ; l'un & l'autre le rendent innocent à des yeux qui ne sçauroient s'abuser. Athénaïs se rassure, s'attendrit, s'enflamme encore, oublie ses douleurs, & ne sent plus que le charme qu'elles pretent au bonheur inattendu que l'amour vient lui offrir.